

Brèves littéraires

Brèves

Aller-retour

Patricia Bouchard

Numéro 79, 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/339ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bouchard, P. (2009). Aller-retour. *Brèves littéraires*, (79), 90–94.

PATRICIA BOUCHARD

ALLER-RETOUR

Il fut un âge où je ne me nourrissais que de rêves, d'amour et de margaritas. On chuchotait en ma présence, on s'insurgeait en mon absence, pour finalement m'accoler un diagnostic de dépendance affective, très répandu sur le marché des célibataires autonomes.

Mon dévolu jeté sur un masculin singulier chambarda ma vie et compliqua la sienne. Le *Il* étouffait, au grand dam du *Je*. Après un an d'accoutumance amoureuse, je décidai de mettre un terme à cette relation qui nuisait à mon *Moi* réprimé. Ma liberté retrouvée, j'entrepris la poursuite d'un rêve de ma jeune vie que je craignais de voir vieillir trop vite. Je travaillai sans relâche pour amasser les fonds nécessaires à mon projet. Il s'agissait d'un voyage en Europe, le sac au dos pendant quatre mois. Une chose curieuse se produisit dès ma décision prise : le *Il* revint au galop en revendiquant le *Nous*. Tout absorbée par le *Moi*, je le laissai tout de même s'investir dans les préparatifs, profitant de ses contacts français et de ses conseils. À l'heure des réservations, il s'agissait presque d'un voyage commun, mais je serais seule à passer les douanes.

26 mai. Devant le quai d'embarquement, mon âme se scinde en deux. Je pars avec si peu de bagages que j'ai le vague sentiment que je ne quitterai jamais véritablement le pays. La phrase de ma vie se retrouve subitement sans ponctuation. Voir pleurer au masculin singulier est pour moi une révélation. De Mirabel à Charles-de-Gaulle, je remonte le cours de mes pensées plutôt que d'avancer les aiguilles de ma montre. Retarder l'atterrissage me semble une perspective attrayante pour ne pas avoir à affronter seule mon propre inconnu.

27 mai, Paris, 10h du matin. Un inconnu, connu de mon Il, vient gentiment me cueillir à l'aéroport pour me déposer en banlieue. Déracinée, je fane un peu, l'engrais me

manque en cette terre aussi accueillante qu'étrangère. J'ai une maison pour moi toute seule et le silence que j'aimerais bien partager. Je cherche des repères ou des ancrages, les points cardinaux me font défaut, ceux de suspension m'envahissent... Le réfrigérateur a la taille d'un mini-bar d'hôtel, les oreillers ressemblent à de longs boudins, les lampes s'allument au toucher, le papier hygiénique est de couleur rose... Je fouille mon sac à la recherche de mon identité, deux drapeaux autocollants : bleu et blanc, blanc et rouge. Bleu, blanc, rouge. Je devrais me sentir chez moi. Pourtant, c'est la marée haute, les flots démesurés ; sans doute le décalage horaire.

À midi, la gorge nouée, je me rendors. Je rêve à mon masculin singulier, j'espère qu'il ne sera pas pluriel à mon retour. Après tout, il y a des cas d'exception. Je m'accroche à cette vérité. En fin de journée, le cœur au bord des lèvres, je m'éveille. Furieuse contre moi-même, je m'oblige à sortir : une reconnaissance du voisinage. Houilles est fort agréable, joli, il fait bon y vivre, semble-t-il, car je n'ai rien vu du tout. La vue imprenable de mes orteils me suffit, élargir l'horizon m'est insupportable. L'odeur de pain chaud m'attire malgré tout dans une boulangerie.

« B'jour ma p'tite dame !

– Une petite baguette, s'il vous plaît.

– Une ficelle vous voulez dire !

– Euh, oui. »

Ça y est, je suis une touriste en banlieue. Tout ce qui me manque, c'est une carte du quartier. En grignotant ma ficelle, j'omets de laisser tomber des miettes pour m'aider à retrouver mon chemin, ou du moins, cesser de repasser devant la même boulangerie. Il fait nuit depuis longtemps lorsque je me remets au lit. Une part de moi souhaite vivre pleinement cette aventure mais demeure paralysée, l'autre souffre d'être séparée des siens ; je me retrouve loin, très loin du sommeil.

Au petit matin français, mes traits accusent six heures de retard. Bien décidée à ne pas me morfondre davantage, je décide de quitter ma paisible banlieue. Pour une première sortie, j'aurais sans doute pu me contenter de la tour Eiffel, mais après deux changements de train et autant d'heures de trajet, j'arrive à Versailles, château de choix pour romantique refoulée.

Je m'attends à ce que l'enthousiasme s'empare de moi. Je ne ressens rien. Je suis là, c'est tout. Je déambule derrière la horde de visiteurs et prends des clichés en touriste avisée. Rien ne parvient à m'émouvoir. Je suis une enveloppe vide, une pellicule sans images.

« Madame, désirez-vous un casque d'écoute ? Votre visite sera entièrement commentée et ponctuée d'explications inusitées, de faits cocasses...

— Merci. Non.

— Alors suivez le guide vers la chambre de Louis XIV. Il part à l'instant avec un groupe. »

Je m'immisce en automate.

« Il était obligatoire de faire la révérence devant le lit du roi, même en son absence. De plus, au lever royal, les médecins de Louis XIV pratiquaient sur lui la suée. Le Roi Soleil avait tendance à trop se couvrir pendant la nuit...

Jules Hardouin-Mansart fut premier architecte du roi, intendant, puis finalement surintendant. On lui doit la Galerie des Glaces, le splendide Trianon... »

Qu'est-ce que je fais ici ? Une semaine plus tôt, j'aurais payé cher pour ces fragments d'Histoire. Je me serais émue, très certainement.

Pourquoi mon voyage manque-t-il à ce point de saveur ? La question tourne en boucle dans ma tête, tandis qu'à la Fontaine de Bacchus, un couple d'amoureux s'enlace. Je regrette le Nous, la présence du Il.

Sans personne pour partager tant de beautés, je poursuis ma visite jusqu'au Bassin d'Apollon en passant par le Miroir d'eau et la Fontaine de Saturne. Peut-être trouverai-je la paix dans ce mètre carré sans visiteur que j'aperçois au loin. Illusion, je ne désangoisse pas. Mon insipidité atteint des sommets.

Cela suffit. Au bout du Grand Canal, je fais volte-face et cours en ligne droite sur le Tapis vert jusqu'au Bassin de Latone. Fuyant le Château et le rêve que je viens moi-même d'anéantir, je marche vers la gare. Le sifflet du train se fait entendre, alors je me précipite dans le dernier wagon. Les portes se referment derrière moi et mon destin.

Je croyais être seule. Nous sommes trois. « Donne ton fric » crie un colosse en me projetant sur un siège, pendant que l'autre entreprend une fouille de circonstance. Manifestement je n'ai pas de quoi payer le risque qu'ils courent.

La tête en déroute, pétrifiée, je les laisse me malmener. Aucun mot, aucun cri ne franchit mes lèvres. La route me semble interminable ; le train ne fait-il donc aucun arrêt ? N'y a-t-il pas d'autres passagers ?

Humiliation. Peur au ventre.

Le train ralentit. Je n'ai pas le temps de m'en réjouir, le poing du colosse m'envoie valser dans un monde parallèle. Lorsque je reprends conscience, le train vient de s'immobiliser au terminus. Les agresseurs ont disparu.

Retrouver la petite maison de Houilles, cette seule idée m'obsède. Je ramasse ce qu'ils m'ont laissé de mes objets personnels, je cours jusqu'au prochain quai pour prendre le train vers mon havre. Je m'y retrouve sans avoir demandé mon chemin, ni consulté aucune carte. Un miracle.

28 mai. Je reprends l'avion, plus chargée qu'à l'aller. Je reviens, convaincue d'avoir été punie pour ne pas avoir su en profiter.

Parfois, je doute que tout cela ait pu m'arriver. Suis-je vraiment allée à Paris ou était-ce simplement un cauchemar de quarante-huit heures ? J'étais partie pour un périple de quatre mois, en réalité mon voyage a été beaucoup plus long que prévu, j'ai tout simplement changé de destination en cours de route. J'ai retrouvé mon masculin qui était demeuré singulier. Sa présence m'a guérie. Un homme peut donner plus qu'il ne reçoit si on lui en laisse la chance.